LICEO ESABAC VITTORIA COLONNA

CLASSE TERZA

Littérature Française

LE GRAND SIECLE

DU CLASSICISME 2

Prof. Massimiliano Badiali

LA FONTAINE Plumes 1 page 190-197

Jean de La Fontaine est un écrivain français, fameux pour Les Fables (236 fables). La Fontaine est aujourd'hui le plus connu des poètes français du XVIIe siècle, et il fut en son temps, sinon le plus admiré, du moins le plus lu, notamment grâce à ses Contes et à ses Fables. Styliste éblouissant, il a porté la fable, un genre avant lui mineur, à un degré d'accomplissement qui reste indépassable. Moraliste, et non pas moralisateur, il pose un regard lucide sur les rapports de pouvoir et la nature humaine, sans oublier de plaire pour instruire.

BIOGRAPHIE Il est né le 7 ou 8 juillet 1621 dans un milieu bourgeois de province ; son père est conseiller du roi et maître des Eaux et Forêts ; sa mère est veuve d'un premier mari, négociant à Coulommiers. Il fait des études de rhétorique latine, puis entame des études de droit, interrompues pour entrer à l'Oratoire, en vue d'une carrière ecclésiastique. Après un an et demi, il retourne au droit. Il se marie à vingt-six ans avec Marie Héricart. Il fréquente les milieux lettrés. En 1652, il achète une charge de maître des Eaux et Forêts. Il publie, anonymement et sans grand succès, une pièce, *l'Eunuque* (1654), inspirée de Térence. Il écrit deux longs poèmes, *Adonis* (1658) et *le Songe de Vaux* (1659), pour son protecteur le surintendant Fouquet, puis un recueil de *Contes et Nouvelles* (1665).. En 1658, le surintendant des Finances Nicolas Fouquet, alors au faîte de sa puissance, se sent en passe d'atteindre à la succession de Mazarin et à la fonction de Premier ministre. Il s'organise, non sans intention de propagande, une cour d'écrivains. P À son service, La Fontaine lui dédie un roman mythologique, *Adonis* (1658), écrit pour lui des vers de circonstance, enMais, en 1661, c'est la disgrâce du tout-puissant ministre, arrêté pour malversations sur ordre de Louis XIV. L'arrestation de Fouquet disperse cette cour de « protégés » intéressée. Après la disgrâce de Fouquet et la mort d'une autre protectrice, il perd son titre de « gentilhomme servant ». Il est accueilli par M^{me} de La Sablière (1672) et renonce à sa charge de maître des Eaux et Forêts. Il rencontre les grands auteurs du moment : Molière, Racine, Boileau. Il rédige un livret d'opéra pour Lully *(Daphné),* fait paraître de nouveaux *Contes* puis, en 1678, une nouvelle édition des *Fables* largement augmentée. À l'Académie française où il est élu en 1684 malgré l'hostilité de Louis XIV, il lit son *Discours à M^{me} de La Sablière*, forme de confession personnelle. Dans la

querelle des Anciens et des Modernes, polémique sur les mérites comparés des écrivains et artistes de l'Antiquité et de ceux de l'époque de Louis XIV, il prend parti pour les Anciens. Il écrit un nouvel opéra, *l'Astrée*. À la mort de M^{me} de La Sablière en 1693, il se réfugie chez des amis parisiens. Il rédige ses dernières fables (il en aura écrit 240 au total). Il accepte de renier ses contes et décide de faire pénitence. Il meurt le 13 avril 1695. En 1817, son corps sera transporté au cimetière du Père-Lachaise.

THEMES FONDAMENTAUX

- Une nouvelle dignité à la Fable : La Fontaine confère à la fable, à l'origine humble auxiliaire de la pédagogie ou de l'éloquence, un véritable statut poétique et une dignité inexistante jusqu'alors : « L'apologue est un don qui vient des immortels/Ou si c'est un présent des hommes/Quiconque nous l'a fait mérite des autels » (Dédicace à M^{me} de Montespan du deuxième recueil).

- **La Fable veut distraire le lecteur :** La fable raconte une histoire courte et drôle qui a pour but d'apprendre quelque chose au lecteur tout en le distrayant. Les personnages sont typiques, parfois incarnés par des animaux. La fable se compose souvent de deux parties, très inégales cependant : « le corps est la fable, l'âme la moralité », écrit dans sa préface La Fontaine. Le récit imagé permet ainsi de saisir une règle morale abstraite.

- Le modèle est la fable gréco-latine : Les fables existent depuis l'Antiquité. La Fontaine a puisé dans cette tradition ancienne, adaptant les fables d'Ésope, notamment, ainsi que des contes orientaux. Il innove, pourtant, en les écrivant en vers. Allier le plaisant à l'instructif est un souci constant dans ses fables. Les modèles sont le grec Esope et le latin Phèdre.

- Le cadre spatio-temporel est vague: Comme les contes, les fables sont généralement situées dans une époque vague et dans des lieux peu déterminés (la ville, les champs).

- Présence d'allusion satirique à des personnages de son temps : On y trouve pourtant certains détails de la vie du XVII^{e} siècle : allusion au roi, aux courtisans et à l'Église. La Fontaine se moque du pape Innocent XI, qui n'était pas le fils d'un « planteur de choux », mais d'un banquier (VII, 11). Ami du ministre Fouquet, il ne perd pas une occasion d'attaquer Colbert : Fouquet est la cigale, Colbert la fourmi, mais aussi la Grenouille jalouse qui cherche à avoir une fortune aussi grande que celle de Fouquet (*la Grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf*). **D**ans certaines fables, il transpose des faits divers qui sont réellement arrivés, par exemple l'histoire de deux dames qui se sont refusées pendant cinq heures le passage en carrosse dans une rue étroite de Paris (VII, 4). La Fontaine dresse un large

panorama de la société de son temps. Il peint à la fois les grands (le roi et les courtisans) et les petits (les paysans, les artisans). Le roi est critiqué : incarné par le lion, il se montre orgueilleux, tout puissant et souvent injuste. On redoute sa cruauté (le *Lion, le Loup et le Renard*) même s'il sait parfois se montrer généreux (*le Lion et le Rat*). La satire est un discours qui s'attaque à quelque chose ou à quelqu'un par la moquerie. Dans les fables, de nombreux défauts humains sont mis en cause. Mais c'est **l**'abus de pouvoir des forts envers les faibles qui est le plus souvent évoqué et mis en scène. Un grand nombre de fables présentent donc un lion, roi des animaux et figure symbolique du roi de France, ce qui permet à La Fontaine de critiquer indirectement certains défauts de la Cour.

- La fable comme enseignement moral : Les fables veulent enseigner à travers des exemples d'animaux et condamner les vices.

- Les animaux comme allégorie des hommes : « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes », écrivait La Fontaine Grâce au caractère qu'il attribue à chaque animal, il laisse deviner qui il met en cause. Le Lion représente le pouvoir du roi, le Chat, l'hypocrite, le Renard, le rusé. En mêlant les termes relatifs aux animaux et ceux qui concernent les hommes, La Fontaine permet une transposition constante entre les situations de la fable et celles des hommes : les animaux sont personnifiés. Le monde animal se met ainsi à représenter la société des hommes : le lion devient une allégorie du pouvoir ; le chat, de l'hypocrisie et la belette, de la ruse.

- La volonté de plaire et instruire (delectare et docere) : Le modèle antique affirme la vocation des *Fables,* qui est d'instruire. Pour La Fontaine, la littérature doit être utile autant qu'agréable (« Le conte fait passer le précepte avec lui », *le Pâtre et le Lion*). Il sait d'ailleurs que plaire est le meilleur moyen pour instruire.

- La mort comme inéluctable : La mort constitue un thème important des fables. Elle est généralement présentée comme inévitable, condition même de la nature. La Fontaine propose une philosophie pour apprendre à mourir. « La Mort ne surprend point le sage ; il est toujours prêt à partir. » Elle ne doit être considérée que comme une simple formalité : « Quand le moment viendra d'aller trouver les morts, j'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords », écrit La Fontaine, dans *Le Songe d'un habitant du Mogol.* La sagesse consiste à ne pas s'inquiéter de sa mort et à profiter au mieux de la vie.

-Critique du pouvoir absolu : La Fontaine a critiqué les monarques absolus, victimes de leurs ambitions, de leurs conseillers flatteurs, de la facilité de la violence *(les Animaux malades de la*

peste). S'il témoigne de l'intérêt et de la pitié à l'égard du peuple, il le perçoit aussi comme un « enfant », incapable de se conduire seul, et qui a donc besoin d'être dirigé et protégé, par un pouvoir donc nécessairement fort (et si possible juste).

- **Le pessimisme envers l'homme :** Bien que les animaux jouent un rôle très important, l'observation de La Fontaine porte sur l'homme, sur sa vanité (*la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf*), son avarice, son hypocrisie (*le Corbeau et le Renard*). Les lois qui gouvernent les hommes sont dénoncées par La Fontaine qui regrette que les puissants, les riches, soient toujours les plus forts. Tel qu'il le voit, le monde est impitoyable : y règnent seuls les rapports de force. La moralité du *Loup et l'Agneau* est très claire : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Il y a une vision pessimiste de l'homme : la société est une jungle, où les hommes sont avides, égoïstes et ignorants. Dans l'ensemble, La Fontaine se montre pessimiste : son univers ne présente pas beaucoup d'espoir sur l'éventuelle bonté de l'homme.

- Le vers libre : Les *Fables,* sous les apparences d'un genre mineur, composent une véritable somme poétique. La forme utilisée est celle du vers libre poétique : un vers, de longueur inégale et de rimes variées, dégagé de toute règle de la prosodie. La Fontaine a fait longtemps ses gammes, et les *Fables* bénéficient d'une expérience éprouvée de la prosodie. Sa versification est sans cesse modulée, ses vers irréguliers permettent des variations virtuoses de rythme et de ton.

LES FABLES (1668-1693)

Les Fables sont l'œuvre la plus importante de La Fontaine, le fruit d'un travail de près de trente années. Il s'agit d'un ensemble de deux recueils comprenant 236 fables, présentées sans plan apparent. Bref récit contenant un enseignement moral, la fable était alors un genre mineur, à caractère didactique. La Fontaine en fait un véritable genre poétique. Les *Fables* sont divisées en douze livres, parus en trois recueils.

• Le **premier recueil** contient la plupart des fables connues : *la Cigale et la Fourmi, le Corbeau et le Renard, la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, le Rat de ville et le Rat des champs, le Loup et l'Agneau, le Renard et la Cigogne, le Chêne et le Roseau*, etc. Le premier recueil (1668-1671) est divisé en six livres dédiés au Dauphin, âgé de huit ans. Bien qu'il s'inspire des fabulistes de l'Antiquité, Ésope et Phèdre, La Fontaine montre dès le début une grande originalité en mêlant didactisme et agrément, satire et humour, lyrisme et fantaisie. L'écrivain lui-même explique que !es textes de ses prédécesseurs lui servent seulement

comme canevas : « Mon imitation n'est point un esclavage: je ne prends que l'idée, et les tours et /es lois, Que nos maitres suivaient eux-mêmes autrefois. >> (Épitre à Huet)

• Le **deuxième recueil** se veut moins anecdotique : la fable intitulée *les Animaux malades de la peste* prétend rien moins qu'à une peinture sociale complète. Progressivement, les fables ne sont plus seulement des histoires destinées à éduquer les enfants en les amusant : elles deviennent en quelque sorte le livre de méditation de La Fontaine. Le second recueil (1678-1693) est divisé en cinq livres dédiés à Mme de Montespan. En 1694, La Fontaine ajoutera un 12• livre. Dans ce recueil, où il s'inspire aussi des conteurs orientaux, les fables deviennent plus longues, le ton plus satirique et la technique d'ensemble plus élaborée. Dans ses fables, qu'il définit comme <<une ample comédie à cent actes divers » (Livre V, I), La Fontaine met en scène un petit peuple d'animaux auxquels il donne des caractères humains (apparence physique, mœurs, caractère, comportements, parole, situations) tout en conservant leur trait fondamental Grace à cette fiction, il peut faire une peinture, sans complaisance, de la société de son temps : le roi et les courtisans, les paysans et !es marchands, qu'il présente dans l'environnement qui leur est propre. Il peut ainsi condamner les vices des êtres humains, comme l'avarice, la lâcheté, l'envie, la vanité et l'ignorance, mais il peut aussi dénoncer les excès de son époque, comme les abus du pouvoir, l'hypocrisie et la corruption des courtisans. Les fables amusent, certes, mais, derrière ce tableau de la << comédie humaine », où le comique frôle souvent le drame, se cache une vision foncièrement pessimiste : la société est une jungle ; enfermés dans leur égoïsme !es hommes sont avides, cruels, ignorants ; ils ne voient que leur intérêt, que la satisfaction de leurs instincts. << Je me sers des animaux pour instruire les hommes », écrit-il dans la Dédicace au Dauphin. L'analyse psychologique et sociale est en effet l'occasion pour proposer une leçon morale, souvent sous forme de proverbe. La Fontaine propose un art de vivre qui est l'expression d'une sagesse populaire fondée sur le bon sens et la modération. Mais à côté du moraliste qui réfléchit sur la condition humaine et développe un art de vivre à l'usage de!'<< honnête homme », il y a aussi le poète, qui fait part de ses sensations, de ses sentiments et de ses émotions. La fable de La Fontaine est soigneusement construite et dramatisée comme une pièce de théâtre : exposition, action, dénouement. Les vers aussi sont très soignés : La Fontaine s'efforce de trouver la formulation la plus concise et la plus adaptée, de varier !es rythmes et les mètres en fonction de la situation et des sentiments exprimés.Très vite on a admiré avec quelle élégance le poète fond récit, description, dialogue sans jamais compromettre le mouvement qui anime l'ensemble. Chamfort

(1741-1794) remarque << Que dans /'espace de trente vers La Fontaine, ne faisant que se livrer au courant de sa narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gracieuse, celui de la poésie la plus élevée. » Cette fusion contribue à cette impression de nature! Caractéristique de l'art classique. Les *Fables* sont en vers et leur mesure fait preuve d'une grande variété : La Fontaine utilise des vers longs (alexandrins ou décasyllabes, vers de 12 et 10 syllabes), mêlés à des vers brefs (notamment l'hexasyllabe, vers de 6 syllabes). Il joue souvent de ce mélange pour créer des effets de rythme, pour accélérer ou ralentir son récit, pour le rendre vivant. L'alternance la plus courante est celle entre l'alexandrin et l'heptasyllabe (vers de 7 syllabes).

La Colombe et la Fourmi

Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmi arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain Croquant qui marchait les pieds nus.
Ce Croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'Oiseau de Vénus
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le Vilain retourne la tête :
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du Croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.

LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets ,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Texte 3, p. 141

LA FONTAINE *Le Lion et le rat – La Colombe et la fourmi*

Corrigés

Vue d'ensemble

❶ Le rat, épargné par le lion, le délivre d'un filet, et la fourmi, sauvée de la noyade par une colombe, empêche celle-ci d'être tuée par un chasseur.

❷ La morale de la première fable est aussi aux vers 17-18.

Contenu

❸ Le lion est le *Roi des animaux*, la colombe *l'oiseau de Vénus*: ces deux expressions valorisent ces animaux. Le lion se montre généreux (*lui donna la vie*) comme un grand seigneur, la colombe se montre, elle, bonne chrétienne: elle use de *charité* envers la fourmi. Le rat agit *à l'étourdie* mais manifeste ensuite de la patience et de la persévérance pour ronger le filet; la fourmi montre de la ruse (elle détourne l'attention du croquant) et du courage (si petite, elle s'attaque à un homme). Le croquant n'a que les caractéristiques matérielles de sa pauvreté: *pieds nus*, besoin de chasser pour assurer son repas du soir.

❹ **Le bienfait initial**

	Fable 1	Fable 2
situation initiale	v. 5	v. 20
élément modificateur	v. 6	v. 21
récit	v. 7-8	v. 22-26
situation finale	v. 8 (lui donna la vie)	v. 27 (*elle se sauve*)

Le bienfait rendu

	Fable 1	Fable 2
situation initiale	v. 12	v. 27-29
élément modificateur	v. 13-14	v. 30-32
récit	v. 15	v. 33-36
situation finale	v. 16	v. 37

Dans la première fable, le récit lui-même est peu développé, mais il y a un commentaire (v. 10-11) et une morale (v. 17-18); dans la deuxième fable, le récit (sauvetage de la fourmi, pensées du croquant, attaque de la fourmi) est plus détaillé.

Forme

❺ L'auteur s'adresse aux lecteurs incrédules: c'est une sorte de clin d'œil, parce qu'il a choisi deux animaux totalement opposés tant par la taille que par le caractère (ou la réputation).

❻ Aux v. 20 et 28, par exemple, inversion du sujet; rejet: v. 27; enjambement: v. 7-8, 15-16, 22-23, 25-26; rythme: v. 34-36 (actions successives des trois personnages); images: v. 25 (le brin d'herbe comme un *promontoire*), v. 37 (la colombe désignée par *le soupé du croquant*), les personnifications (*le Roi des animaux, Sire Rat*).

❼ Aux v. 22-23, l'enjambement, la succession des deux verbes à l'infinitif, l'étirement du vers 23 par la pause marquée avec *mais en vain* entre virgules traduisent les efforts de la fourmi. Aux v. 33-35, l'asyndète, la concision des propositions (schéma grammatical: sujet + verbe), l'emploi du présent de narration accélèrent le rythme des actions.

Texte 4, p. 142

LA FONTAINE *Perette et le pot au lait*

Corrigés

Vue d'ensemble

❶ Les animaux de la ferme sont présentés, ainsi que les bonheurs (triple couvée, bonne gérance, revente avec profit au marché) et malheurs (renard, perte de la marchandise – le pot au lait –) de la vie campagnarde. Quant au couple, la femme craint son mari et risque d'*être battue*.

Contenu

❷ La composition du récit est étonnante, puisqu'il ne se passe quelque chose qu'au v. 22. Avant, c'est la situation initiale et les pensées du personnage; aux v. 22-23, l'élément transformateur; aux v. 24-28: récit et dénouement.

***Perette* Plumes 1 page 192**

***Le corbeau et le renard* Plumes 1 page 194**

La cigale et la fourmi Plumes 1 page 190

La cigale, ayant chanté Tout l'été, Se trouva fort dépourvue Quand la bise fut venue : Pas un seul petit morceau De mouche ou de vermisseau. Elle alla crier famine Chez la fourmi sa voisine, La priant de lui prêter Quelque grain pour subsister Jusqu'à la saison nouvelle." Je vous paierai, lui dit-elle, Avant l'août, foi d'animal, Intérêt et principal. " La Fourmi n'est pas prêteuse : C'est là son moindre défaut. " Que faisiez-vous au temps chaud ? Dit-elle à cette emprunteuse. - Nuit et jour à tout venant Je chantais, ne vous déplaise. - Vous chantiez ? j'en suis fort aise : Eh bien ! dansez maintenant. "	La fable **La Cigale et la Fourmi** de Jean de la Fontaine occupe la première place dans le premier livre des Fables. Cette fable est une réadaptation d'une fable d'Esope (fabuliste du VIIème-VIème siècle av. J.-C.). La Fontaine appartient au courant littéraire du classicisme comme Boileau, Molière, Racine… Le monde réaliste et le monde lyrique ou artistique s'affrontent dans cette fable. Le premier est représenté par la fourmi, et le second par la cigale. La fourmi vit dans le sérieux en prévision de l'avenir, alors que la cigale vit dans l'instant présent sans se soucier du lendemain. Cette fable décrit les comportements opposés d'une cigale paresseuse et d'une fourmi travailleuse. La cigale a passé l'été à chanter et travailler, pendant que la fourmi mettait des provisions de côté pour passer l'hiver. L'hiver venu, la fourmi avait de quoi subvenir à ses besoins, et la cigale se trouva dépourvue. Elle vint réclamer à manger à la fourmi. Mais la fourmi lui dit «tu as bien chanté tout l'été, et bien maintenant, va danser ! » La Fontaine veut mettre en avant le fait que la fourmi est raisonnable : elle travaille et économise ce qu'elle gagne en pensant à l'avenir, au lieu de s'amuser, chanter et rêver comme la cigale. La morale est que le travail est fondamental, et il faut savoir être prévoyant. A la fin de la fable, la cigale se retrouve dépourvue, tandis que la fourmi a tout prévu pour les jours difficiles.

Le loup et l'Agneau Plumes 1 page 194

Le loup apparaît cruel, tyrannique, supérieur. Champ lexical de la haine : "plein de rage", "colère"… Le Loup se comporte en prédateur, soumis à ses instincts, à sa "faim", à ses pulsions agressives et cruelles : son discours est plein de menaces - "Tu seras châtié" -, d'affirmations sans fondement. L'agneau est un être doux et innocent, honnête et respectueux. Le lecteur a d'autant moins de peine à passer du monde animal au monde humain que La

Fontaine nous y prépare. Quand l'agneau s'adresse au loup comme un modeste sujet à son roi ("Sire", "Votre Majesté"). La Fontaine nous invite à voir derrière le récit animalier les rapports de force de la société humaine du XVIIe siècle, sous la monarchie absolue de Louis XIV. Compassion du lecteur, pitié envers l'agneau. Le loup est supérieur à l'agneau au niveau physique, mais également au niveau "social". L'agneau s'adresse au loup par la 3ème personne du singulier, ce qui est une marque de respect. Le loup s'adresse à l'agneau par la 2ème personne du singulier -> manque de respect. En plaçant la morale de la fable au premier vers "La raison du plus fort est toujours la meilleure", La Fontaine annonce directement l'issue de l'affrontement entre le loup et l'agneau. Le loup a une mauvaise foi. C'est d'abord un fait matériel qu'il reproche à l'agneau : "troubler [son] breuvage" (vers 7). Le loup n'attend pas la réponse de l'agneau, il l'a déjà condamné sans appel, comme le marque le futur : "Tu seras châtié" (vers 9). "La raison du plus fort est toujours la meilleure". La fable *Le Loup et l'Agneau* de la Fontaine est donc une dénonciation du pouvoir et de la justice sous Louis XIV.

Esabac en poche, Commentaire dirigé, page 50-51 ex. 11a et b

Esabac en poche, Essai bref, page 92-96

[Essai bref.] Le sort du flatteur : avantages et inconvénients de la flatterie.

Dopo avere analizzato l'insieme dei documenti, formulate un saggio breve in riferimento al tema posto (circa 600 parole).

Documento 1

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage[1]
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix[2] des hôtes de ces bois. »
À ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,

1 Chant des petits oiseaux.
2 Un être unique et remarquable.

Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »
Le corbeau honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de La Fontaine, *Le Corbeau et le Renard, Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine,* Livre I, Fable 2 (1668).

Documento 2

HARPAGON[3], FROSINE[4].
[...]
HARPAGON Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?
FROSINE Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.
HARPAGON Tu as bien fait, et je t'en remercie.
FROSINE J'aurais, Monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ;
(*Harpagon prend un air sérieux.*)
et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir.
(*Harpagon reprend un air gai.*)
Ah ! que vous lui plairez, et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous ; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.
HARPAGON Certes, tu me ravis de me dire cela.
FROSINE En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande.
(*Harpagon reprend son air sérieux.*)
Je suis ruinée si je le perds, et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires… Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous.
(*Harpagon reprend son air gai.*)
La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.
HARPAGON Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.
FROSINE Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande.
(*Harpagon reprend encore un air sérieux.*)
Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.
HARPAGON Adieu, je vais achever mes dépêches.
FROSINE Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.
HARPAGON Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.
FROSINE Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.
HARPAGON Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.
FROSINE Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que...
HARPAGON Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

3 L'avare de la pièce ; vieil homme voulant épouser la jeune Mariane.
4 Entremetteuse.

FROSINE (*seule.*) Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

Fin du second acte.

Molière, *L'Avare*, acte II, scène 5 (1668).
Documento 3

Et [d'Artagnan[5]] raconta toute la scène de Meung[6], dépeignit le gentilhomme inconnu dans ses moindres détails, le tout avec une chaleur, une vérité qui charmèrent M. de Tréville[7].

– Voilà qui est étrange, dit ce dernier en méditant ; vous aviez donc parlé de moi tout haut ?

– Oui, monsieur, sans doute j'avais commis cette imprudence ; que voulez-vous, un nom comme le vôtre devait me servir de bouclier en route. Jugez si je me suis mis souvent à couvert !

La flatterie était fort de mise alors, et M. de Tréville aimait l'encens comme un roi ou comme un cardinal. Il ne put donc s'empêcher de sourire avec une visible satisfaction, mais ce sourire s'effaça bientôt, et revenant de lui-même à l'aventure de Meung : [...]

Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, chapitre III, L'Audience (1844).

Documento 4

Luogo è in inferno, detto Malebolge,
tutto di pietra di color ferrigno,
come la cerchia che d'intorno il volge.

[…]

Quivi venimmo, e quindi giù nel fosso
vidi gente attuffata in uno sterco,
che dagli uman privati parea mosso.

E mentre ch'io laggiù con l'occhio cerco,
vidi un col capo sì di merda lordo,
che non parea s'era laico o cherco.

Quei mi sgridò: «Perché se' tu sì ingordo
di riguardar più me che li altri brutti?».
E io a lui: «Perché, se ben ricordo,

Già t'ho veduto coi capelli asciutti,
e se' Alessio Interminei da Lucca:
però t'adocchio più che li altri tutti».

Ed egli allor, battendosi la zucca:
«Quaggiù m'hanno sommerso le lusinghe,
ond'io non ebbi mai la lingua stucca».

5 Jeune homme aspirant à devenir mousquetaire.
6 Village où d'Artagnan s'est fait voler sa lettre de recommandation.
7 Monsieur de Tréville est le commandant de la compagnie des mousquetaires en cette année 1625.

Dante Alighieri, *Inferno* (Canto XVIII), *La Divina Commedia* (1304-1321).

Il est en Enfer un lieu appelé Malebolge, tout de pierre couleur de fer, comme le cercle qui l'entoure.
[…]
Là nous vînmes, et de là, en bas dans la fosse, je vis des gens plongés dans une mare d'excréments qui des privés[8] semblaient être tirés.

Et pendant que de l'œil je cherche dans cette fosse, j'en vis un dont la tête était si salie d'ordures, qu'on ne pouvait reconnaître s'il était laïque ou clerc.

Grondant, il me dit : – Pourquoi plus avidement me regardes-tu que les autres souillés ? Et moi à lui : – Parce que, si bien m'en souviens-je,

Je t'ai déjà vu avec des cheveux secs, et tu es Alexis Interminei, de Lucques ; pour cela, je te regarde plus que les autres.

Et lui alors, se frappant le crâne : – Ici bas m'ont plongé les flatteries dont ma langue jamais ne fut lasse.

Traduction posthume de Félicité de Lamennais (1855).
Documento 5

***Le Corbeau et le Renard*, illustration de Claudine et Roland Sabatier pour un timbre poste français commémorant le trois centième anniversaire de la mort de La Fontaine (1995).**

8 Latrines, toilettes.

Complète le schéma de l' essai

Introduction :

1) amorce……
2) présentation synthétique……
……
3) reformulation de la problématique……..
……
4) annonce du plan……
……

Saut de 2 lignes

Développement :

I. Présentation de l'idée_____

_____

1. Explication de l'idée……....

……

2. Illustration de l'idée……

……..

3. Transition ……

……..

Saut d'une ligne

II. présentation de l'idée_____

_____

1. Explication de l'idée……....
……
2. Illustration de l'idée……
……..
3. Transition ……
……..

Saut d'une ligne

III. présentation de l'idée_____

_____

1. Explication de l'idée……....
……
2. Illustration de l'idée……
……

Saut de 2 lignes

Conclusion :

1) bilan……

……

2) ouverture ……...

ESSAI BREF : Cigales et fourmis de toutes les époques :

De cigale à fourmi ou de fourmi à cigale.

Extrait 1 : La fourmi et le hanneton (ESOPE)

Par un jour d'été, une fourmi errant dans la campagne glanait (1) du blé et de l'orge qu'elle mettait de côté pour s'en nourrir à la mauvaise saison. La voyant faire, un hanneton s'étonna de la trouver si dure à la tâche, elle qui travaillait à l'époque même où les autres animaux oublient leurs labeurs pour jouir de la vie. Sur le moment, la fourmi ne dit rien. Mais plus tard, l'hiver venu, quand la pluie eut détrempé les bouses (2), le hanneton affamé vint la trouver pour lui quémander (3) quelques vivres : " O hanneton ! ", lui répondit alors la fourmi, " si tu avais travaillé au temps où je trimais (4) et où tu me le reprochais, tu ne manquerais pas de provisions aujourd'hui. De même, quiconque en période d'abondance ne pourvoit (5) pas au lendemain connaît un dénuement (6) extrême lorsque les temps viennent à changer.

1 - Glaner : ramasser dans les champs les produits du sol abandonnés par le propriétaire.

2- Excrément des bovins.

3 - Quémander : demander humblement et avec insistance.

4 – peiner, travailler , fatiguer

5- Pourvoir : faire des provisions.

6 - Dénuement : manque du nécessaire.

Extrait 2 : La cigale et la fourmi , (Jean de La Fontaine) La cigale ,

ayant chanté

Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue

Quand la bise fut venue.

Pas un seul petit morceau 5

De mouche ou de vermisseau

Elle alla crier famine

Chez la fourmi sa voisine, La priant de

lui prêter

Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle
«Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.»
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
«Que faisiez-vous au temps chaud ? »
Dit-elle à cette emprunteuse.
« Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. »
« - Vous chantiez ? j'en suis fort aise. Eh bien : dansez maintenant.»

Extrait 3 : La fourmi et la cigale (Françoise Sagan) La Fourmi, ayant stocké
Tout l'hiver
Se trouva fort encombrée
Quand le soleil fut venu :
Qui lui prendrait ces morceaux
De mouches ou de vermisseaux ?
Elle tenta de démarcher
Chez la Cigale sa voisine, La poussant à s'acheter Quelque grain pour subsister Jusqu'à la saison prochaine.
" Vous me paierez, lui dit-elle,
Après l'oût, foi d'animal, Intérêt et principal. "
La Cigale n'est pas gourmande :
C'est là son moindre défaut.
" Que faisiez-vous au temps froid ?
Dit-elle à cette amasseuse.
- Nuit et jour à tout venant

Je stockais, ne vous déplaise.

- Vous stockiez ? j'en suis fort aise ; Eh bien ! soldez maintenant. "

Extrait 4 : Alla Formica (Gianni Rodari)

Chiedo scusa alla favola antica
se non mi piace l'avara formica. Io
sto dalla parte della cicala
che il più bel canto non vende, regala.

Complète le schéma de l' essai

Introduction :

1) amorce……
2) présentation synthétique……
……
3) reformulation de la problématique……
……
4) annonce du plan……
……

Saut de 2 lignes

Développement :

I. Présentation de l'idée_____

1. Explication de l'idée……....

……

2. Illustration de l'idée……

……..

3. Transition ……

……..

Saut d'une ligne

II. présentation de l'idée_____

1. Explication de l'idée……....

……

2. Illustration de l'idée……

……..

3. Transition ……

……..

Saut d'une ligne

III. présentation de l'idée_____

1. Explication de l'idée……....

……

2. Illustration de l'idée……

……

Saut de 2 lignes

Conclusion :

1) bilan……

……

2) ouverture ……...

LA BRUYERE Plumes 1 page 203

La Bruyère est un moraliste qui décrit, organise, ironise et dénonce les injustices et les excès. C'est sa fonction. Toutefois, il ne transforme rien, ni ne veut réformer. Tourné vers un idéal de société et de vertu passée, il regrette avant tout un monde de paix, où tout était réglé, où les bourgeois ne franchissaient pas les limites sociales pour parvenir, où les marchands, les fermiers généraux et les « traitants » n'étaient pas soutenus par le pouvoir, où chacun enfin était à sa juste place. Devant les changements politiques, moraux et financiers que connaît le royaume, La Bruyère note et censure, en toute sagesse. Il n'est pas question pour lui d'agir, au risque, comme le pensait Montaigne, de tout ruiner. La Bruyère s'en tient aux manières, aux comportements, à la mise en texte des misères et des scandales, et laisse le lecteur prendre son parti, grâce aux blancs que la mise en page introduit.

BIOGRAPHIE Jean de La Bruyère est le fils d'un contrôleur des rentes de la ville de Paris. La date de sa naissance est incertaine, elle est estimée à 1645. Après avoir obtenu une licence en droit, achète une charge, fort modeste, de trésorier général de France au bureau des finances de la région de Caen, ce qui ne l'empêche pas de vivre à Paris, d'une façon si discrète qu'on ne connaît pas grand-chose de sa personnalité. Il est malgré tout remarqué par la maison de Condé, qui lui propose en 1686 un poste de sous-précepteur auprès du duc de Bourbon, petit-fils du Grand Condé. Logé tantôt à Versailles, tantôt à Chantilly, résidence des Condé, tantôt au palais du Luxembourg, il se mêle à la haute société de l'époque, qu'il peut observer tout à loisir. Il cesse ses fonctions d'enseignement dès 1687, mais devient bibliothécaire et gentilhomme ordinaire de M. le duc de Bourgogne. En 1688, il fait paraître un petit volume au long titre, les Caractères de Théophraste traduits du grec, avec les caractères et les mœurs de ce siècle, qui obtient aussitôt un succès foudroyant. Il a inclus dans son ouvrage un grand nombre de portraits de contemporains, présentés sous des noms fictifs, que le public s'amuse à retrouver. Dans les huit éditions qui se succèdent de 1688 à 1696, il relègue à la fin de l'ouvrage la traduction du grec, et enrichit son œuvre personnelle de nouveaux portraits. Grâce à ce succès, mais aussi grâce à l'influence des Condé, il est élu à l'Académie française en 1693. Ayant pris parti pour les Anciens dans la querelle des Anciens et des Modernes, certains de ceux-ci, jaloux également de son succès, le prennent violemment à parti, le projetant par là

sur le devant de la scène parisienne. Mais il est frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'emporte brutalement en 1696, alors qu'il est en pleine gloire. Si cet ami de Bossuet et des dévots est passé à la postérité, ce n'est pas à cette gloire mondaine qu'il le doit, mais bien plutôt à son travail d'écrivain : ses Caractères, au style nerveux et parfois très ramassé, qui peignent souvent des types éternels, nous brossent également le portrait d'une société en pleine transformation qui ressemble fort à la nôtre.

THEMES FONDAMENTAUX

- Peinture de la nature humaine : Moraliste chrétien, partisan de l'imitation des Anciens, La Bruyère se consacre, comme la plupart des auteurs de la seconde moitié du siècle, à la peinture de la nature humaine.

- Pessimisme historique : Pessimiste, observateur lucide de la société de son temps, il voit surtout les faiblesses et les contradictions de l'homme. Attentif aux comportements, aux détails, aux « tics>> qui caractérisent, il sait << croquer >> des portraits concrets sur un ton amer et indigné : le noble mesquin et intrigant, le bourgeois qui aspire à la noblesse, le parvenu vaniteux, le financier toujours avide d'argent.

- Satyre sociale : Les lecteurs reconnaissent immédiatement dans les portraits de La Bruyère des personnages de l'époque. En peignant !es hommes de son temps, La Bruyère décrit donc les hommes de tous les temps et, comme les auteurs de son époque, il se propose d'instruire ses lecteurs en leur montrant les vices qui dominent l'être humain. << On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction. >> Héritier de la conception de l'homme de son époque, La Bruyère n'est pas seulement le spectateur amusé et critique des ridicules de son temps. En effet, bien que conservateur, La Bruyère est attentif aux différences sociales et il dénonce les abus du pouvoir, la misère du peuple, les horreurs de la guerre. Il montre ainsi toute sa << modernité >> dans sa dénonciation des injustices.

- Humanité et justice : Dictée par un profond amour de l'humanité et de la justice, chez lui la satire va encore plus loin que chez La Fontaine ou Molière. Elle se rapproche de la violence des grands prédicateurs, comme Bossuet. S'il ne s'attaque guère à la monarchie, il est l'un des premiers écrivains à plaider pour une réforme du régime monarchique, ouvrant ainsi la voie aux philosophes du XVIIIe siècle.

- **Imitateur des anciens :** Les *Caractères*, quelle que fût d'ailleurs la place de cette collection de portraits dans l'œuvre de Théophraste, impliquent l'emploi de la même méthode, reprise de La Bruyère. Elle se retrouve encore dans ses fragments historiques, où Théophraste, ancien philosophe grec, classait sur chaque question les opinions de ses prédécesseurs. Il est

indispensable de lire le *Discours sur Théophraste*, Comme Théophraste, il pense que « toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer » : il faut donc appliquer les principes physiques et moraux aux mœurs du temps, tout en essayant de percevoir les constantes de la nature humaine. Il apprécie aussi « l'élégance grecque et le goût attique » de l'ouvrage. Enfin, il partage avec Théophraste une conception « fixiste » de l'être humain : le caractère est une essence, fixée une fois pour toute, et par conséquent définissable, reconnaissable, et susceptible d'entrer dans des catégories.

- **Mélancolie pour le monde du Courtisan :** La Bruyère ne cite jamais Castiglione, mais cela ne signifie pas qu'il ne l'ait pas lu. Le monde du Cortegiano est une société choisie, hors du monde, qui recherche l'idéal de l'Homme. Dans une sorte de « jeu » se construit peu à peu l'image fantasmatique du « parfait courtisan », de la « Dame parfaite », du « parfait amour »… sans plus de lien avec la réalité. Il reste une admiration pour la société et la période du Courtisan : à l'époque de La Bruyère, on se méfie de la nature humaine, et l'on a perdu toute illusion sur la nature de l'être humain en général, et des Grands en particulier. La petite ville, aimable vue de l'extérieur, devient odieuse dès qu'on y entre (V, 49) ; les familles aux dehors aimables sont en fait traversées de violents conflits… (V, 40). Derrière les masques on ne trouve que de pitoyables pantins. Pour Castiglione, l'art est un modèle et enseigne à voir la Beauté, et à en jouir en connaisseur. La Beauté a une valeur spirituelle, qui culmine dans le néo-platonisme. Chez La Bruyère, le monde a perdu son unité, comme en témoigne le caractère désordonné et fragmentaire de son œuvre. Alors que pour le *Cortegiano*, la Cour était le lieu idéal de l'accomplissement, elle n'est plus pour La Bruyère qu'un lieu à fuir ; la philosophie doit « armer l'homme » et le fortifier dans sa solitude et son repli. La Beauté n'est plus qu'une marchandise pour des Oronte (cf. VI, 60), qui désormais, loin d'être exclus de la cour, y font la loi.

- **Ecriture fragmentaire : L'écriture fragmentaire est celle d'un écrivain critique qui se contraint à briser l'élan de l'écriture pour la faire se replier sur elle-même.** Elle implique donc un métalangage qui se superpose d'entrée au langage. C'est donc **une écriture qui se commente dans le même mouvement qu'elle se fait**. Un exemple remarquable : la première partie des *Caractères*, *Ouvrages de l'esprit*. La Bruyère s'y situe par rapport aux autres écrivains, il se fait ainsi le critique de l'écriture qu'il commence à mettre en œuvre tout en travaillant à son propre « ouvrage de l'esprit ».

- **La maxime :** Le propre de la maxime est d'énoncer des vérités indiscutables. Elle est par essence laconique. Sa qualité tient à sa brièveté, à sa capacité à saisir l'essentiel dans le

resserrement de l'écriture. Elle doit, pour fonctionner, contenir un contraste, une surprise, une pointe. Elle est courte et concise à la manière d'un oracle. Exemple : « Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre » (48,314).

- **Les caractères : un « caractère » est un « portrait », « la peinture des personnes ou des mœurs ».** Le portrait place le lecteur devant une réalité brute. Tout à la fois : Il met en scène un personnage à clef qui sous-tend une argumentation ; il est porteur d'une intention polémique qui confère aux Caractères leur portée historique, leur intérêt sociologique. Il est la métaphore d'une maladie ou d'un défaut universels.

- **La Bruyère oscille entre maximes et caractères.** Un dialogue s'instaure en fait entre maximes et caractères, qui font le rythme nécessaire à l'écriture des *Caractères*. La maxime garantit le caractère sérieux de l'œuvre, le caractère apporte à la maxime le divertissement nécessaire parce qu'à reprendre les préceptes des anciens encore bien vivants chez les auteurs classiques du XVIIème siècle on ne peut *docere* sans *placere*. C'est cette alternance entre les deux formes et la symbiose qui s'opère au sein de l'œuvre qui fait l'originalité d'un La Bruyère. Les « caractères » interprètent et remettent en mouvement les maximes.

- Le style : Pour La Bruyère, « c'est un métier que faire un livre comme de faire une pendule. » Le travail sur la forme est minutieux : rien n'est laissé au hasard ou à l'improvisation. Il polit et repolit ses phrases, il cherche avec attention le mot approprié, il calcule !es effets à produire.

Caractérisé par une grande variété de tons, amusement, ironie, indignation, le style de La Bruyère exploite toutes les ressources de la langue : apostrophes, hyperboles, ellipses. La phrase est parfois ample, parfois concise et rapide.

LES CARACTERES (1688)

Les Caractères sont une véritable critique de la société du XVIIe siècle, sous forme de maximes, de réflexions et de portraits. Révolté par la dégradation des mœurs de son époque, en particulier dans les hautes sphères du pouvoir, La Bruyère, avec son style elliptique et nerveux, dresse un des portraits les plus acerbes des hommes de son temps. Tout y passe, hypocrisie, superstition, adulation, emportement, indécence, flatterie, avarice, orgueil, grossièreté. Son humeur aigrie fut admirablement servie par un style incisif, âpre, hardi jusqu'à la brutalité. Sa phrase, courte, brusque, saccadée, est déjà celle du XVIIIe siècle. Le réalisme de l'expression, la crudité de certains traits, la tendance à peindre l'extérieur, les gestes des personnages, sont presque du XIXe. Tous ses portraits sont pris sur le vif. On reconnaîtra Fontenelle dans Cydias, et dans Æmile, le grand Condé. Aucune observation n'est perdue. Il

critique les abus, mais respecte les institutions Témoin parfois amusé, souvent amer de la « comédie humaine », il donne au portrait un tour vif, piquant et original. Le moraliste reste un modèle d'efficacité et de finesse, restant sensible à la saveur des mots, le langage populaire côtoie le langage précieux.
L'écriture fragmentaire du moraliste reflète toute la diversité, les contradictions et l'inconstance même de son sujet : l'homme. Les paroles sur la misère du peuple sont émouvantes même si La Bruyère n'a rien d'un penseur ni l'ampleur d'un Montaigne ou d'un Pascal. Le livre est document, sur l'importance de la rhétorique dans la création littéraire de l'époque. Sa langue est l'une des plus riche de notre littérature. L'ouvrage fut sans doute entrepris bien des années avant sa publication. Il est constitué de ce que La Bruyère appelle des « remarques », qui ne sont, selon lui, ni des maximes à la manière de La Rochefoucauld, ni des pensées à la manière de Pascal. Il refuse aussi tout aspect méthodique: le désordre est un principe constitutif de chaque chapitre. Les remarques, sans doute composées ensemble, se sont augmentées d'édition en édition, étoffant peu à peu le corps de l'ouvrage. À la brève sentence, La Bruyère adjoint progressivement de nombreux « portraits »; ils ont sans doute été pour beaucoup dans le succès du livre, où le public cherchait des « clefs » pour reconnaître tel ou tel grand personnage.
La Bruyère insiste pourtant sur l'aspect moral de son livre: il prétend moins attaquer ses contemporains que viser à une certaine vérité générale sur l'homme. Néanmoins, la justesse de son observation et les nombreuses allusions à des contemporains font de son ouvrage un indispensable témoin de la société française à la fin du XVIIe siècle. Le livre se compose de seize chapitres, regroupant des fragments de toutes sortes. On publie des listes de << clés >> qui désignent les originaux. L'auteur se défend et s'élève en ces termes contre ces listes : << J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblants, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints ou imaginés. Me rendant plus difficile, je suis allé plus loin; j'ai pris un trait d'un coté et un trait d'un autre; et, de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontents, par la satire de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des modèles à suivre. >> (Préface).

MME DE LA FAYETTE Plumes 1 page 208

C'est, sans aucun doute, l'œuvre la plus importante de Mme de Lafayette, l'œuvre par laquelle elle renouvelle complètement l'esthétique du roman. À une époque où triomphe le roman-fleuve des écrivains précieux (Clélia de Mue de Scudéry est en 10 tomes), Mme de Lafayette écrit un roman très court, en un seul volume.

BIOGRAPHIE Madame de La Fayette est née Marie-Madeleine Pioche de La Vergne le 18 mars 1634 à Paris. Son père, gentilhomme passionné de littérature, meurt en 1649 et sa mère se remarie alors avec l'oncle de la Marquise de Sévigné. Celle-ci sera l'amie intime de Marie-Madeleine tout au long de sa vie. Elle fait son éducation littéraire et sentimentale avec Ménage qui lui enseigne l'italien et le latin et l'introduit dans les salons en vogue de Catherine de Rambouillet, de la marquise du Plessis-Bellière et de Madeleine de Scudéry. Jeune, riche et cultivée, elle devient demoiselle d'honneur d'Anne d'Autriche. À vingt et un ans, elle épouse le comte de La Fayette qui se retire dans son domaine d'Auvergne, tandis qu'elle choisit de vivre à Paris ou son amitié avec Henriette d'Angleterre, future duchesse d'Orléans, lui permet de pénétrer les cercles intimes de la royauté. En 1665 elle noue avec La Rochefoucauld une relation d'amitié qui durera jusqu'à la fin de sa vie. En 1662 elle fait paraître une nouvelle historique anonyme, *La Princesse de Montpensier* ; en 1669 et 1671 sont publiés, sous le nom de Segrais – un de ses amis lettrés – les deux volumes de *Zaïde*, qui remportent un vif succès ; en 1678 son chef-d'œuvre, *La Princesse de Clèves*, suscite l'admiration. Elle succombe à la maladie le 26 mai 1693. À partir de 1720 paraîtront, à titre posthume, trois ouvrages de sa main : une *Histoire de Madame*, des *Mémoires de la Cour de France pour 1688 et 1689*, et une nouvelle, *La Comtesse de Tende*.

THEMES FONDAMENTAUX

- **Evolution du roman :** En termes de statut littéraire, le roman n'était pas plus estimé au Grand Siècle que la bande dessinée ne l'est aujourd'hui du point de vue de la hiérarchie des genres. En fait, pour bien comprendre l'évolution du roman, il faut le replacer dans l'histoire des théories littéraires. Il y a toujours eu un genre noble, dominant, qui était pour les autres une sorte de pôle d'attraction. Au XVIIe siècle, c'était la poésie. Le poète était au sommet de la pyramide ; d'ailleurs, tous les membres de La Pléiade étaient principalement poètes. Le théâtre lui- même n'était qu'une sous-catégorie : il représentait la poésie dramatique, à

côté de la poésie lyrique, épique, etc. Mme de La Fayette a tiré le roman de son état subalterne, comme Molière l'a fait de la comédie. Mais en cela, l'un et l'autre sont sortis des limites de la doctrine. On pourrait dire plus simplement que Mme de La Fayette a ouvert au roman de nouvelles possibilités et en a fermé d'autres.

- Anonymat du roman : En écrivant un genre mineur, et étant du sexe faible (considéré à l'époque) elle écrivit La Princesse de Clèves sous anonymat. Tout en refusant de se reconnaitre l'auteur de son roman, Mme de La Fayette définit elle-même son projet : « Je le trouve très agréable, bien écrit, plein de choses d'une délicatesse admirable, et qu'il faut même relire plus d'une fois. Et surtout ce que j'y trouve, c'est une parfaite imitation du monde de la cour, et de la manière dans an y vit. Il n'y a rien de romanesque et de grimpé; aussi n'est-ce pas un roman: c'est proprement des mémoires et c'était, à ce que l'an m'a dit, le titre du livre mais on l'a changé. »

- Documentation rigoureuse de l'époque : Mme de Lafayette s'est sérieusement documentée sur l'époque qui constitue la toile de fond de son histoire, mais comme elle-même a affirmé, il faut lire le roman avec attention, car derrière la cour d'Henri II, c'est celle de Louis XIV qu'elle peint, avec son raffinement, sa corruption, son hypocrisie, ses règles de galanterie.

- La passion amoureuse comme moteur du roman : L'intérêt du roman ne réside pas seulement dans cette peinture de la société. Comme les écrivains de son temps, Mme de Lafayette fait de la passion amoureuse le moteur du roman. Il s'agit d'une passion fatale, déclenchée par un coup de foudre qui produit des effets négatifs : tourment, jalousie, séduction, mort. Irrésistible, plus fort que la raison, cet amour est pourtant sans espoir car il enfreint les règles de la morale et de la société où tout est apparence et fausseté.

- Contraste entre raison et amour : Mariée, la princesse de Clèves doit renoncer à sa passion, mais c'est justement sa naïveté et sa franchise qui la perdront. Le drame nait du conflit entre ces deux forces contradictoires : les forces de l'ordre et de la raison et les impulsions individuelles désordonnées et anarchiques.

- Conciliation des visions de l'amour de Corneille et de Racine : Mme de La Fayette concilie ainsi le thème cornélien du combat entre la passion et le devoir et la vision racinienne de l'amour fatal, ravageur, impossible. Ce combat s'exprime à travers de nombreux monologues intérieurs et aboutit au triomphe de la raison qui seule garantit l'ordre individuel et social.

- **Préciosité, roman au style indirect, historique et d'analyse :** Le roman garde encore quelques traits de la tradition précieuse, comme l'insertion d'intrigues secondaires, le code de

la galanterie, l'idéal de << perfection >> des personnages, une langue riche de superlatifs et d'adjectifs. Mme de La Fayette renouvelle aussi la technique narrative. Accumulant événements surprenants, rencontres fortuites, miracles, les écrivains précieux se manifestaient comme une présence indiscrète, omnisciente : ils étaient !es vrais << maitres du jeu ». Mme de Lafayette cherche au contraire à s'effacer, à se confondre derrière son héroïne : !es sentiments de celle-ci sont notés tantôt de l'extérieur, tels que peut !es voir un observateur discret, tant6t de l'intérieur grâce à des monologues au style indirect, tant6t à travers le regard d'un autre personnage. Mme de Lafayette ouvre ainsi la voie non seulement au roman historique, mais aussi au roman d'analyse.

- Vision pessimiste du monde : il s'agit d'un roman classique par sa vision pessimiste du monde, par son souci de vérité ainsi que par la brièveté du récit et par la spontanéité et la sobriété du style.

ŒUVRES

LA PRINCESSE DE CLEVES

La Princesse de Clèves fut publiée de façon anonyme, ce qui ne manqua pas d'attiser les polémiques. Madame de Lafayette n'affirmera jamais publiquement être l'auteur de cet ouvrage, mais elle l'avouera à demi-mots dans une lettre adressée à l'un de ses conseillers. Il est difficile de dire à quel genre littéraire il appartient. On pourrait parler de « roman » (historique, psychologique, d'amour, d'analyse ?), ou plus encore de « nouvelle » pour le qualifier, mais ce sont les mots « Mémoires » et « histoire » que Mme de Lafayette emploiera pour décrire son œuvre. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier la dimension historique qu'il revêt, et qui s'impose tout au long du récit, notamment par plusieurs digressions, rendant sa lecture parfois un peu contraignante. Précisément documenté, le récit est en réalité un mélange habile de différents genres existants, considéré comme un chef-d'œuvre de la préciosité classique. La galanterie constitue le thème central de ce texte qui dresse un portrait de la haute société, de ses règles de bienséance et de son langage raffiné. Les intrigues galantes sont nombreuses, le thème de l'apparence est très présent, et l'amour est représenté sous toutes ses formes et à tous ses stades : amour naissant, passionné, désintéressé, idéal, impossible, interdit, non partagé… ; mais toujours il finit mal, teinté de jalousie et d'infidélités.

Résumé : *L'histoire se déroule à la fin du règne d'Henri II, en 1559. Mademoiselle de Chartres a accepté un mariage de raison avec le prince de Clèves. Lors d'un bal, elle tombe amoureuse du duc de Nemours. Suivant les conseils que sa mère lui donne avant de mourir, la princesse de Clèves fait tout pour éviter l'adultère et avoue son amour au prince de Clèves. Se croyant*

trahi, il meurt de chagrin. La princesse se retire alors du monde. Quelques mois plus tard, elle revoit le duc de Nemours, mais elle refuse de l'épouser et se réfugie dans un couvent où elle meurt peu après.

«Quelque approbation qu'ait eue cette Histoire dans les lectures qu'on en a faites, l'auteur n'a pu se résoudre à se déclarer ; il a craint que son nom ne diminuât le succès de son livre. La Princesse est-il un roman historique ? Un roman psychologique ? En quoi s'agit-il d'un genre littéraire nouveau ? L'auteur y décrit l**a progression psychologique, sentimentale et morale d'une jeune héroïne confrontée aux dangers de l'amour et de la cour.** Ce **parcours initiatique** est jalonné de différents **récits secondaires** qui **ouvrent à l'introspection du personnage et font mûrir sa réflexion.** Quatre récits secondaires viennent enrichir l'histoire principale :

-***Diane de Poitiers :*** Mme de Chartres fait l'histoire de Diane de Poitiers a sa fille c'est pour l'avertir des dangers de l'amour à la cour,

-Mme de Tournon : *Pour* le récit de Sancerre , cela montre les ravages de la passion un des thèmes important du roman

***- Anne de Boulen* :** L'histoire d'Anne de Boulen fait découvrir a Mme de Cléves la jalousie)

- ***Vidame de Chartres :*** Enfin , l'histoire du vidame (lettre) ouvre les yeux de la pdc sur l'infidélité masculine , le vidame représentant les valeurs dégradantes de la cour.